

Asianichi

Le Mondialitron
Actes I à III

Entre deux rendez-vous

Scenent

© Scenent, 2020

ISBN : 978-2-9569069-1-9





MAIS QUI EST DONC ASIANICHI ?

Il s'agit d'un pseudo. L'auteur qu'il désigne souhaite conserver l'anonymat et fournit régulièrement à la maison Scenent des tapuscrits tous plus inspirés les uns que les autres, toujours dans le genre théâtral, toujours avec ces personnages étonnants qui allient courage et fantaisie face à des responsabilités qui les dépassent.

Ce volume contient le premier volet en trois actes d'un huis-clos à rebondissements. Il sera suivi de beaucoup d'autres, tous construits sur le même modèle, depuis un fait générateur inattendu jusqu'à une conclusion que l'on croit définitive alors qu'il n'en est rien puisque tout recommence au coup suivant, selon une logique implacable et pourtant surprenante tant le volet précédent semble achevé. Bonne lecture.

L'éditeur.

DÉCOR

Un grand bureau de direction. La table du chef face au public. Une deuxième table beaucoup plus petite, avec une machine à écrire, sur le côté face au mur. Au fond une baie vitrée donnant sur un paysage champêtre, surmontée d'une grosse horloge à aiguilles.

PERSONNAGES

Emmanuelle

Fabrice

TABLE DES MATIÈRES

ACTE I - FAILLITE	15
Emmanuelle prend son poste	15
Emmanuelle se prend au jeu	18
Séquestrés	23
Fabrice a une idée	30
Le testament	35
Mamie a la solution	38
Le Mondialitron	42
ACTE II - ESPOIR	47
Répétition	47
Négociation	52
Dilution	55
Désertion	57
Approche amoureuse	64
ACTE III - RÉVOLUTION	68
Veillée d'armes	68
Monologue	70
Fabrice se montre à la hauteur	71
Le chaos	74
La bataille	77
Le butin	80
La romance de Fabrice et Emmanuelle	81

Acte I - Faillite

À travers la baie vitrée, quelques arbres dénudés sous la neige. Un ciel pâle. Nous sommes en hiver.

Il est midi moins cinq.

Emmanuelle prend son poste

Emmanuelle entre en serrant contre elle un cartable. Elle inspecte la pièce. Elle marche lentement vers la petite table et s'assied sur un quart de fesse. Elle est mal à l'aise et manque de place pour déplier ses jambes. Elle cherche un endroit où poser son cartable, n'en trouve pas et le met sur le bureau du chef, puis se ravise et le pose par terre.

Elle regarde alternativement le public et la machine à écrire. Elle sourit, gênée. Elle tape sur une touche. Pas assez fort. Elle essaie à nouveau, plus fort mais toujours pas assez. Elle se met à pianoter légèrement, en effleurant les touches sans les actionner. Puis frappe de toutes ses forces en rugissant. Dépitée, elle s'avance vers le bureau du chef et prend le téléphone.

EMMANUELLE : Allô Mamie ? Oui, c'est moi, Emmanuelle. Oui, j'ai un nouveau travail. Oui, depuis ce matin. Oui. S'ils sont gentils ? Je ne sais pas. Je n'ai vu personne... Oui, je sais, il est presque midi.

Elle regarde la pendule.

EMMANUELLE : Ça arrive, tu sais. Il y a moins de travail que de ton temps. Alors on en profite un peu...

Elle avise la machine à écrire.

EMMANUELLE : Remarque, mon patron doit avoir à peu près ton âge. C'est pour ça que je t'appelle. Ils ont la même machine que celle que tu avais quand j'étais petite. Oui, je sais. Oui, c'est la province Mamie. Je veux juste que tu m'expliques comment ça marche ce truc...

Des portes claquent.

EMMANUELLE : Je te rappelle.

Elle raccroche. Fabrice entre, conquérant. Emmanuelle est à mi-chemin entre le bureau du chef et le sien, empruntée.

FABRICE : Je vois que vous avez pris vos aises.

EMMANUELLE : Euh, oui, merci.

FABRICE : Il ne faut pas avoir peur. Je n'ai jamais mangé personne.

EMMANUELLE : Je n'ai pas peur.

Elle regarde les champs par la fenêtre.

EMMANUELLE : Quoique c'est un peu vide quand même par ici.

FABRICE : Vous avez raison. Je les ai tous mangés. Il ne reste que vous.

Il éclate de rire.

FABRICE : Bon alors, que savez-vous faire ?

Elle regarde la machine à écrire d'un air craintif.

EMMANUELLE : Eh bien, je sais... organiser votre emploi du temps, rédiger des communications, prendre les appels...

FABRICE : Évidemment. Une technocrate ! On nous envoie une technocrate ! Et vous pensez nous sortir de l'ornière en organisant notre emploi du temps, en rédigeant des communications, en prenant des appels...

EMMANUELLE : Ah non, moi je...

FABRICE : Moi je, moi je ! Vous ne savez dire que ça à la capitale ! Nous, on souffre ici !

EMMANUELLE : Ah ? Nous aussi. À la capitale.

FABRICE : Les gens sont nerveux. Je m'attends à tout. Si vous avez besoin de moi, faites-moi signe. Je peux vous éviter des ennuis.

Il lui tend une carte de visite et sort du bureau.

Emmanuelle se prend au jeu

EMMANUELLE : Il y a méprise.

Elle se met à écrire à la machine, d'abord péniblement puis avec de plus en plus d'assurance. Elle parle au public.

EMMANUELLE : Je ne suis pas celle qu'il croit.

Elle glousse.

EMMANUELLE : Il me prend pour sa patronne.

Pause.

EMMANUELLE : Je pourrais tout aussi bien être sa patronne.

Pause.

EMMANUELLE : Qu'est-ce qui m'en empêcherait ?

Fabrice entre en coup de vent.

EMMANUELLE : On frappe avant d'entrer.

FABRICE : Vous tapez à la machine ?

EMMANUELLE : Vous êtes observateur.

FABRICE : Oh ça va ! Ce n'est pas parce que vous êtes de la capitale que vous devez nous prendre de haut.

EMMANUELLE : Non. C'est parce que je suis votre chef.

Emmanuelle sourit, très à son aise.

FABRICE : J'avais un doute.

EMMANUELLE : Le voilà levé.

FABRICE : Ça m'arrange, à vrai dire. J'ai besoin d'un conseil. Figurez-vous qu'en bas, mes collègues sont furieux. Ils ne sont plus payés depuis des semaines.

EMMANUELLE : C'est normal, ils ne travaillent plus depuis des semaines.

FABRICE : Voulez-vous que je leur dise ça ?

EMMANUELLE : Dites-leur plutôt de reprendre le travail.

Elle s'assied derrière le bureau directorial.

EMMANUELLE : Bon, sortez maintenant !

Il sort. Elle s'adresse au public.

EMMANUELLE : Ça n'est pas si compliqué.

Elle prend le téléphone et appelle sa grand-mère.

EMMANUELLE : Mamie ? Oui, je suis très contente. J'ai été promue. Oui. Je donne des ordres. C'est génial. Ah non ! je ne tape plus à la machine. Je n'en ai plus besoin. Je vais acheter des ordinateurs.

Fabrice revient en claquant la porte.

FABRICE : Ils veulent vous lyncher.

EMMANUELLE : Vous ne savez pas leur parler.

Elle se lève, le téléphone à la main, puis ouvre la porte. Des cris et des menaces fusent. Elle la referme vivement.

EMMANUELLE : Négociez !

FABRICE : Pourquoi moi ?

EMMANUELLE : Pourquoi pas ?

Fabrice ressort.

EMMANUELLE : Oui, Mamie. Ils sont un peu dissipés, oui. Mais bon, tu sais ce que c'est le petit personnel. Oui. Non non je ne risque rien. Ils m'obéissent au doigt et à l'œil. C'est bon d'être chef. Quel genre d'entreprise ? Euh, des bureaux. Au revoir, Mamie.

Fabrice revient.

EMMANUELLE : Qu'est-ce qu'on fait exactement dans cette entreprise ?

FABRICE : Pardon ?

EMMANUELLE : Qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'on fabrique, qu'est-ce qu'on vend ?

FABRICE : Vous ne le savez pas.

EMMANUELLE : Oh ! Vous savez, un jour on dirige un supermarché, le lendemain un aéroport. L'essentiel, c'est de diriger.

FABRICE : Bien sûr. Me voilà rassuré.